

Qu'est-ce qu'un jeune adulte ?

ENTRETIEN AVEC OLIVIER GALLAND

De qui parle-t-on quand on parle des 15/30 ans ? Avant d'entrer dans ce dossier, il était nécessaire de faire un détour par la sociologie, histoire d'avoir les idées claires. Sociologue de la jeunesse et des générations, Olivier Galland a accepté de dessiner pour nous les contours de cette catégorie qui n'en est peut-être pas une seule.

Olivier Galland
Sociologue, directeur
de recherches au
CNRS, directeur du
« Groupe d'études des
méthodes d'analyse
sociologique de la
Sorbonne »
(GEMASS).



→
Clément et Victor, 15 ans.

La Revue des livres pour enfants: Au regard du sociologue que vous êtes, qu'est-ce qu'un jeune adulte ?

Olivier Galland : On peut prendre des définitions différentes mais vous avez raison de parler des 15-30 ans, cette période, qui va de la sortie de l'enfance à l'entrée dans le monde adulte. C'est un temps à la fois dense et hétérogène. Au cours des dernières décennies, cette phase s'est d'ailleurs sensiblement allongée, par les deux bouts. Elle est à la fois plus précoce et plus tardive.

Plus précisément parce que, aujourd'hui, ceux que l'on peut appeler les pré-adolescents, c'est-à-dire les collégiens, ne sont plus à proprement parler des enfants : ils disposent d'une autonomie dans leur vie personnelle (ce qui les distingue des enfants qui, eux, sont très fortement sous la domination de la famille). Sur certains plans, les adolescents ont réussi à se détacher de l'emprise familiale, notamment dans leurs relations amicales, dans l'affirmation de leurs goûts. Les parents perdent le contrôle et tous ceux qui ont des enfants de cet âge le savent bien ! Cette autonomie, ces comportements nouveaux, s'installent dès le collège, plus ou moins vite selon les enfants.

À l'autre extrémité, cette phase de la vie se termine aussi plus tard. À la fois à cause de la prolongation des études et donc d'une stabilisation professionnelle plus tardive ; mais aussi parce que les jeunes adultes repoussent le moment d'avoir eux-mêmes leur premier enfant. Aujourd'hui, le premier enfant arrive aux alentours de 29/30 ans. C'est ce premier enfant qui marque véritablement la fin de la jeunesse : on est alors engagé dans des responsabilités irréversibles et le mode de vie change profondément.

Cette période allongée, qui va de la sortie de l'enfance à l'arrivée du premier enfant, s'organise en trois séquences différentes.

- La séquence de la préadolescence-adolescence, qui est une période d'autonomie sans indépendance (pour reprendre le terme de François de Singly). On dispose d'une certaine autonomie dans ses choix personnels mais on dépend totalement de sa famille d'un point de vue économique.

- La séquence de la post-adolescence, dont l'archétype est l'étudiant. Il est de plus en plus autonome, acquiert une semi-indépendance fi-

nancière, commence à avoir des revenus (une bonne partie des étudiants travaillent pour financer leurs études), peut bénéficier d'un certain nombre d'aides (aide au logement, bourses...). Il reste cependant très proche de sa famille qui l'aide. C'est le modèle d'un étudiant dans une grande ville de province qui vit sa vie de jeune pendant la semaine, dans un logement souvent payé par ses parents, et qui revient chez lui pendant le week-end et redevient une sorte de grand enfant.

- La troisième séquence, c'est celle du jeune adulte à proprement parler. Et celle-là est nouvelle par rapport aux années 1950/1960. Il est entré de plain-pied dans la vie économique, il a un travail, et même souvent un travail stable, mais il repousse le moment d'avoir des engagements familiaux. Il le repousse pour plusieurs raisons. D'abord pour profiter des plaisirs de la jeunesse (quoiqu'on en dise, il y a un plaisir à être jeune et à vivre sa vie de jeune !). Mais aussi parce que les rôles du masculin et du féminin ont changé. Le modèle de rôles sexués très asymétriques fait partie d'un autrefois révolu. Quand la jeune femme restait à la maison pour s'occuper du ménage et des enfants, ça permettait au jeune homme de s'engager totalement dans le travail et le couple s'organisait sur cette base asymétrique. Aujourd'hui, le couple se bâtit sur une base plus équilibrée (même si on est loin d'avoir abouti à une égalité réelle, aussi bien dans le travail que dans la vie domestique) : les femmes ont poursuivi leurs études aussi longtemps que les hommes, elles ont leur propres ambitions professionnelles. L'articulation des projets de l'homme et de la femme qui forment un couple est un peu plus compliquée et prend plus de temps.

Mais ce modèle ne représente pas toute la génération des 18/30 ans...

Pas toute, non, mais il n'est pas loin d'être majoritaire. Il y a eu une prolongation des études assez impressionnante. Aujourd'hui, on n'est plus très loin du taux de 80% d'une classe d'âge au niveau du bac et presque la moitié des jeunes poursuivent leurs études jusqu'au niveau supérieur.

Le niveau des études est un clivage de plus en plus marqué. Les jeunes qui ont un diplôme

(même petit) et ceux qui n'en ont pas ne sont pas du tout traités de la même façon dans la société française. Il y a une partie de la jeunesse qui est défavorisée, et de plus en plus, parce qu'elle n'a pas de diplôme. Cela représente environ un jeune sur cinq. Ceux-là subissent une prolongation de la jeunesse qui est contrainte. Ils restent chez leur parents plus longtemps parce qu'ils n'ont pas le choix. Mais la génération «Tanguy»¹ est un mythe : il est faux de penser que les jeunes d'aujourd'hui désirent prolonger leur statut d'enfant en refusant de quitter le cocon familial. L'âge moyen de départ de chez les parents n'a pas bougé ces dix dernières années et si les jeunes restent chez leurs parents, c'est qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Dès qu'ils en ont les moyens, les enfants prennent leur indépendance. Les jeunes veulent devenir adultes, il n'y a pas de doute ! Ils ont même des aspirations assez traditionnelles sur ce plan-là : trouver un travail et fonder une famille.

Mais le monde des adultes ne participe-t-il pas de ce prolongement de la grande adolescence ? Pour le dire autrement, le monde des adultes est-il assez accueillant pour les jeunes qui veulent y prendre leur place ?

Il y a un paradoxe : le monde adulte est à la fois plus fermé et plus ouvert.

Il est assez fermé parce que la France est un pays très statutaire, avec notamment un marché du travail très clivé entre des CDI très protecteurs et des CDD par définition précaires et qui se concentrent de plus en plus sur les jeunes. Il est donc vrai de dire qu'il est difficile pour les jeunes de se stabiliser dans l'emploi. Ils passent à peu près tous par une phase de transition instable. Donc, au regard du travail, le monde des adultes n'est pas un monde d'ouverture pour la génération des plus jeunes (même s'il faut néanmoins garder à l'esprit qu'ils y parviennent : 80% des 30 ans ont ce fameux CDI). Et c'est accentué par une crise du logement qui vient doubler cet effet de fermeture. Les «insiders», ceux qui réussissent, ont un travail et un logement, les autres n'ont ni l'un ni l'autre.

Néanmoins, il y a deux autres phénomènes qui atténuent ce sentiment de fermeture. D'abord,

les valeurs des jeunes et des adultes se sont incroyablement rapprochées². Sur les normes, sur les valeurs, les oppositions entre les jeunes et leurs parents sont désormais très atténuées et la société, de ce point de vue-là, s'est ouverte. Les jeunes sont devenus un peu plus traditionnels alors que leurs parents, en vieillissant, ont évolué beaucoup moins fortement vers des valeurs traditionnelles que les générations précédentes. Entre 18 et 50/60 ans, on partage finalement des valeurs assez proches. Ce phénomène de convergence est assez impressionnant et il atténue le clivage générationnel.

Et il y a un deuxième phénomène d'ouverture : la société française est organisée autour d'une formidable solidarité familiale privée. Les parents font des efforts extraordinaires pour leurs jeunes adultes, ils les aident beaucoup. Matériellement et affectivement. Ce qui est d'ailleurs rendu possible par le rapprochement des valeurs. Mais là encore il y a un clivage très fort, très dur, entre les familles qui peuvent aider et celles qui ne le peuvent pas.

D'une certaine manière, j'ai le sentiment que les jeunes adultes d'aujourd'hui acceptent le «deal» : j'accepte d'être un peu précaire pendant quelques années parce que je sais que c'est normal, que ça va s'arranger, et parce que je suis aidé par mes parents, je ne suis pas tout seul. Et j'aspire moi-même à devenir un futur «insider» dans l'avenir pour reproduire probablement ce même modèle de solidarité familiale avec mes propres enfants.

Bien sûr, il y a des grands perdants : ceux qui n'ont pas d'aide et qui peinent à trouver leur place dans le monde du travail. Et ceux-là, personne ne les défend, personne ne parle pour eux. Les syndicats étudiants ne les représentent pas. Ces perdants représentent entre 10 et 15% d'une classe d'âge.

Ce paysage social est-il identique dans tous les pays ?

En Europe, on a deux modèles assez contrastés. Le modèle nordique (et protestant) pousse à l'autonomie voire l'indépendance précoce. L'autonomie est un impératif et le modèle social est composé autour de ça. Cela se voit dans l'organisation de l'aide publique. Au Danemark par

exemple, tout jeune qui poursuit des études a le droit à une bourse, quels que soient les revenus de ses parents. On le détache de sa famille d'une certaine façon.

À l'inverse, dans le modèle méditerranéen, dont le prototype serait l'Italie, les aides publiques à la jeunesse sont très faibles et les jeunes restent chez leurs parents très tard. Quand ils commencent à travailler, ils accumulent des ressources pour ensuite s'installer et démarrer très vite dans la vie adulte. Ils ne connaissent pas, ou beaucoup moins, cette étape intermédiaire entre la vie d'enfant et la vie de parent, cette « vie solitaire » qui s'est très fortement développée en France.

Le modèle français, lui, est un peu intermédiaire entre ces deux extrêmes, avec ce détachement progressif de la cellule familiale.

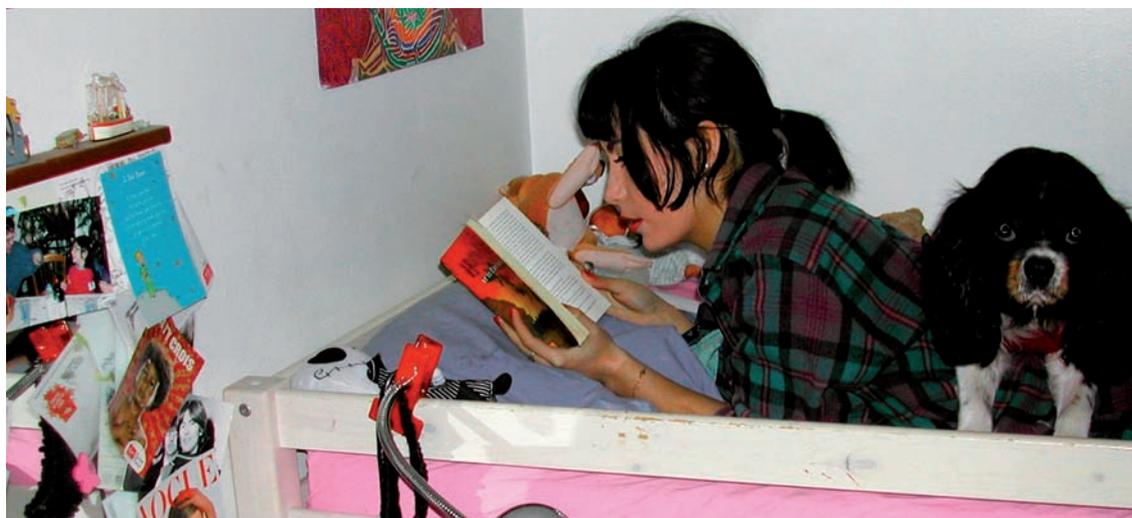
Puisque les phénomènes culturels « Y.A. » que nous étudions dans ce dossier viennent pour la plupart d'Amérique du nord, à quoi ressemble la grande adolescence de l'autre côté de l'Atlantique ?

Dans le modèle américain, la frontière qui sépare le monde du travail et le monde des études est beaucoup moins forte. Les jeunes américains commencent à travailler très vite tout en faisant leurs études. On le voit beaucoup autour de la question de la voiture : on peut conduire à 16 ans alors on travaille pour avoir sa première voiture... C'est aussi comme ça au Canada. L'entrée dans le monde du travail est plus facile.

↳

Riad Satouf: *La Vie secrète des jeunes*, L'Association, 2007.





↖
Alice, 16 ans. © Étienne Papadacci.

Vous semblez donc dire qu'aux États-Unis il est plus facile de rentrer dans le monde adulte, si on considère que le monde du travail est son marqueur principal. L'adolescence n'y est donc pas prolongée comme vous l'avez énoncé pour la France. C'est pourtant de là que nous vient la culture «Y.A.»...

Quoi que l'on fasse, la culture américaine est une culture dominante qui, dans tous les domaines, se diffuse dans le monde entier. C'est ici plus une problématique d'offre culturelle que de modèle social. Les réponses sont davantage à chercher du côté des industries culturelles que de la sociologie. Et là-bas aussi, les études se sont globalement allongées.

Revenons en France... Pourquoi cette génération intermédiaire, dont on voit bien les contours désormais, a-t-elle soudain besoin d'une production culturelle/éditoriale spécifique ?

Mais je ne suis pas sûr qu'elle en ait besoin au-delà de l'adolescence ! Il y a une culture spécifique des adolescents et des pré-adolescents, c'est certain. Une culture communicationnelle et relationnelle. Ce qui est important d'abord et avant tout, c'est la relation qu'ils entretiennent avec leurs amis : «être avec» est plus important que «faire avec». Auparavant, on avait des activités qui permettaient de

se faire des amis (l'exemple des scouts est l'emblème parfait de ce modèle). Maintenant c'est inversé : d'abord on se fait des amis, et les activités viennent en support de ces relations. Plutôt que d'aller au cinéma, on regarde une vidéo avec ses amis et on la commente, on rigole. On est ensemble et c'est le plus important. Et il y a bien sûr le rôle extrêmement important des réseaux sociaux et d'Internet, ces lieux où l'on met en scène l'image que l'on veut donner de soi, où on s'expose aux yeux de ses pairs. Les jeunes d'aujourd'hui y ont d'ailleurs gagné une aisance de communication assez impressionnante, désinhibée. En même temps, cette culture communicationnelle et ce tribunal de l'adolescence à travers Internet peuvent avoir des effets dévastateurs, qui peuvent porter atteinte à l'estime de soi de façon violente. Je me souviens d'une étude qui analysait les discriminations chez les jeunes³ et la plus importante était la discrimination par l'apparence, les moqueries et les insultes au sujet du physique et du «look». C'est aussi dans ce contexte où l'on s'expose plus au jugement des autres que l'on voit se durcir les relations garçons-filles. Les garçons cultivent les valeurs de la virilité, les filles celles de la sentimentalité et ces deux univers s'opposent. Les filles sont victimes de moqueries sur leur physique qui peuvent être très violentes.

Cette culture adolescente, très centrée sur l'image que l'on donne de soi, est aussi, évidemment, une culture très consumériste, articulée autour de produits de ralliement, liés à la fois à l'univers de la musique et à celui de l'apparence vestimentaire.

À côté de cette culture adolescente, le clivage avec la culture scolaire, la culture des pères, est de plus en plus fort comme l'a très bien montré Dominique Pasquier⁴. J'ai le sentiment que l'école française n'a pas suffisamment évolué pour éviter ce clivage, et elle l'a même accentué. Les jeunes ne s'intéressent plus à l'école. Même les bons élèves : ils font leur travail de bons élèves mais beaucoup d'entre eux le font sans être vraiment passionnés par ce qu'ils apprennent à l'école. Cela tient aussi au fait que l'école en France est d'abord conçue comme une institution de classement (sélectionner les meilleurs) et cette fonction a tendance à prendre le pas sur toutes les autres, et notamment sur ce qui pourrait être une fonction de socialisation beaucoup plus large.

Cela dit, on ne sait pas comment vont évoluer ces adolescents au regard de la culture lorsqu'ils vont vieillir. Vont-ils grandir avec l'*heroic fantasy* par exemple ou passer à autre chose ? On ne le sait pas faute d'études longitudinales (qui suivent une cohorte dans le temps).

Au final, les industries culturelles se sont-elles adressées à un public existant ou l'ont-elles bâti de toutes pièces ? (USA / Europe)

C'est forcément un peu les deux et il est difficile de séparer ce qui est offre (des industries culturelles) et ce qui est demande (d'une classe d'âge à la recherche d'une culture qu'elle peut s'approprier). La musique, les vêtements, une production éditoriale, le cinéma... Les adolescents ont évidemment besoin de se constituer leur identité. Il y a un point que l'on peut cependant relever : il y a une massification de la culture adolescente, qui est désormais bien plus « interclassiste » qu'autrefois, qui concerne à peu près tous adolescents quelle que soit leur classe sociale. Elle a un peu atténué les frontières de classes. Elle permet donc une offre de masse. C'est un mouvement important. Les clivages dans les identités culturelles entre les jeunes étaient marqués bien plus forte-

ment au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ils se sont progressivement atténués. Tous les jeunes participent de cette culture communicationnelle et relationnelle, de cette culture de l'apparence, même si elle peut se décliner dans des styles divers qui renvoient pour une part à des différences de milieux sociaux. La massification scolaire est un facteur d'homogénéisation générationnelle, ce qui est favorable à la construction d'un marché. Dans les milieux populaires, d'ailleurs, le rapprochement des valeurs s'accompagne d'un rapprochement culturel entre les générations. Les jeunes et leurs parents, par exemple, peuvent prendre plaisir à regarder et à partager les mêmes émissions de télé-réalité. Dans les milieux de classes moyennes et supérieures, c'est moins vrai, mais les parents sont d'abord attachés à la réussite scolaire et ils sont prêts à beaucoup de compromis pour l'obtenir. ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 17 mars 2015.

1. En référence au film éponyme d'Étienne Chatilliez (2001)

2. Comme le montre les enquêtes sur les valeurs réalisées tous les 9 ans depuis le début des années 1980.

– voir O. Galland et B. Roudet (dir.), *Une jeunesse différente ? Les valeurs des jeunes Français depuis 30 ans*, La Documentation française, 2014 (doc'en poche).

3. Voir O. Galland, « Jeunes : les stigmatisations de l'apparence », *Économie et statistique*, n° 393-394, 2006 ;

4. D. Pasquier : *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 2005 (Mutations ; 235).

↓
Florence Cestac : *Dico Ado. Les Mots de la vie*, Gallimard Jeunesse-Giboulées, 2007.

